

place, il y a huit jours peut-être. N'essayez pas d'y rien comprendre, surtout si elle s'adresse à une jolie femme. Les jeux du kaléidoscope ne sont pas plus indéterminés, plus capricieux, plus multipliés que ceux de son esprit. Permis à vous d'en jouir encore; de vous éloigner, sans qu'il s'en aperçoive; d'aller à vos affaires, à peu près sûr de le retrouver dans un rayon de cent pas du lieu où vous l'aurez quitté, si vous revenez avant que l'heure du dîner ait donné le signal de la retraite. Mais quel mouvement à l'entrée de la rue Grange-Batelière? Où courent ces gens à l'air curieux et effaré? On parle d'un tumulte aux portes de l'entrepôt de l'octroi; de fraudeurs maladroits qu'on vient de saisir, et qui veulent que les passants les délivrent, au nom de la révolution de juillet. « Vous n'y venez pas? » dit, en se portant de ce côté, un homme qui a reconnu notre flâneur. Celui-ci se redresse: « Me prenez-vous pour un badaud? » lui répond-il. Mot empreint d'un juste sentiment de dignité, et qui me dispense d'insister sur la différence profonde qui sépare le badaud du flâneur.

Quoique les Tuileries, le quai Voltaire, celui du Louvre et le Luxembourg abondent en flâneurs que j'estime, le boulevard, entre la rue du Mont-Blanc et la rue de Richelieu, où je suppose que vous avez laissé le nôtre, est proprement

sa patrie. Il a peine à s'en dégager, et si quelque devoir de société, quelque affaire sérieuse l'appellent au-delà de la rue Poissonnière, il se mettra vingt fois en route, et vingt fois la matinée s'écoulera sans qu'avec la meilleure volonté du monde, il ait pu franchir le passage du Panorama. J'ai des faits que je suis prêt à citer à l'appui de mon assertion; mais j'aime mieux que vous m'en croyiez sur parole.

Le flâneur, quand il a pu échapper à une invitation (il est aimable conteur, il voit beaucoup, on le recherche), le flâneur, libre de son choix, dîne chez le restaurateur. Chez lequel? Il ne le sait pas lui-même. Le plus léger incident, une feuille qui vole, un pied mignon, une taille bien prise, qu'il veut perdre de vue le plus tard possible, décideront de la direction qu'il va suivre: et puis, en quelque lieu qu'elle le porte, il est en pays de connaissance. Son arrivée au café de Paris, chez Véry, aux Frères-Provençaux, est presque un événement. La dame du comptoir lui sourit comme à un ami qu'on attendait, ou comme à un infidèle qu'on désespérait de revoir; et le sourire alors n'en est que plus séduisant. Les garçons ont mille prévenances: sa place favorite est préparée; le vin de son choix, les mets qu'il préfère se pressent devant lui. Il est assis à peine, qu'il est en conversation

intime avec ses voisins. Son repas se prolonge, mais sans que la sobriété ait à en souffrir. Le flâneur respecte ses lois, car le flâneur tient à sa santé: sans elle que deviendrait-il? Imaginez-le retenu au lit par la maladie: mieux vaudrait le supposer déjà dans la tombe. Attendez! son œil consulte sa montre; de la main il consulte sa barbe, qu'il presse légèrement, pour savoir si elle lui permet de se présenter dans un salon. Par bonheur, elle lui répond un peu rudement qu'il fera mieux d'aller au spectacle. Nous l'y suivrons. S'il se fût décidé pour une soirée brillante, nous l'abandonnions. Il aurait perdu son caractère original, le type qui nous le fait rechercher, dans ces réunions où toute individualité s'efface sous des manières ou des discours de convention.

Le flâneur a des actions dans plusieurs entreprises dramatiques, parce qu'elles lui assurent ses entrées. Il franchit les portes du théâtre sans payer, sans se nommer, comme on revient chez soi. Nous n'avons pas le même privilège, et il est bon de nous assurer deux stalles. Vous voilà placé. Que cherchez-vous? le flâneur. Il ne pénètre pas dans l'intérieur de la salle. Qui? lui, dans cette prison où la vue est éblouie, la poitrine oppressée; où on a nécessairement des voisins et des voisines pour lesquels il faut plus

ou moins se gêner; vous ne l'y prendrez pas. Son poste est au foyer; c'est là qu'il établit son quartier-général. Tant que la représentation dure, il circule, il inspecte les loges; il cause avec les ouvreuses. Tenez, le voyez-vous debout à l'entrée de la galerie? il écoute l'air de Rubini; mais je doute fort qu'il l'entende jusqu'à la fin. D'ailleurs mille épisodes ne viennent-ils pas le distraire? C'est une famille arrivée trop tard, et qui ne trouvera plus de place, s'il ne touche en sa faveur une ouvreuse de loges rébarbative. Cette spectatrice trop sensible, que son émotion force de quitter un moment la salle, il va lui prodiguer des secours. Vous le croiriez chargé de faire les honneurs du théâtre. La toile se baisse; l'entr'acte rend aux corridors et au foyer une partie de ceux qui se pressaient dans la salle. Le spectacle du flâneur commence: il se trouve à flot au milieu de ce monde qui cause, rit, tourbillonne; il juge la pièce sur ce qu'on en dit; car il ne goûte les plaisirs que de reflet, en étudiant l'impression qu'ils font sur les autres, et en s'y associant ainsi, à peu près comme jouissent du bal ceux qui ne dansent plus.

Les événements politiques ont peu de prise sur la vie du flâneur; il pourrait même faire son profit des révolutions qui viennent renouveler son champ d'observation; mais il est assez peu

égoïste pour ne pas les aimer. D'ailleurs l'émeute, l'émeute hideuse et stupide, lui est en horreur; il ferait une lieue pour ne pas la rencontrer; mais en est-on toujours le maître? Au moment où il s'y prépare, à l'aide d'une campagne habilement combinée, et qu'il est déterminé à tout, même à fuir jusqu'au Jardin des Plantes, s'il le faut, le rappel bat. Le flâneur connaît et pratique ses devoirs. Il n'a pas atteint l'âge heureux, il n'a pas une de ces fonctions désirables, qui vous classent dans la réserve de la garde nationale; il endosse l'uniforme en soupirant; il gagne, à pas comptés, le lieu de ralliement. Comprenez-vous tout ce qu'il souffre, enchâssé entre deux soldats, citoyens comme lui, obligé de régler son pas sur le leur, de renoncer à toute liberté dans ses mouvements, à toute spontanéité dans sa marche? Il a pour perspective deux ou trois dos et le panache de son capitaine; rien au-delà. Aussi échappe-t-il, dès qu'il le peut, à cette cruelle contrainte, et à la première halte, il flâne de son mieux dans les rangs. Cependant l'émeute fuit vaincue; il a tenu bon jusqu'au bout. Il est heureux et fier d'avoir montré tant de résolution; mais la patrie n'appréciera jamais à sa juste valeur tout ce qu'il vient de faire pour elle.

Le printemps est presque écoulé; la verdure des arbres des boulevarts, des Tuileries et des

Champs-Élysées a disparu sous la poussière. Ce qu'on nomme le monde se disperse. Paris contient à peine sept ou huit cent mille habitants honteux d'y être encore. C'est aux eaux seulement que le flâneur peut retrouver la vie qui lui convient. Nous ne l'y suivrons pas. Fidèle à ma consigne, je ne franchis jamais la barrière. Nous pouvons du moins assister à son départ. C'est ce que je fis un jour, chez un homme distingué parmi les flâneurs les plus distingués. La calèche était prête; l'ordre et la prévoyance avaient tout disposé au dehors et à l'intérieur. Le domestique, après avoir fermé la portière, s'arrangeait commodément sur son siège; le dialogue suivant s'établit entre le postillon et le flâneur:

LE POSTILLON. Où allons-nous?

LE FLANEUR. Où tu voudras, mon ami.

LE POSTILLON. Où je voudrai?

LE FLANEUR. Oui, sans doute.

LE POSTILLON. Mais cela m'est égal.

LE FLANEUR. Quoi! pas de préférence pour une poste plutôt que pour une autre?

LE POSTILLON. Non, monsieur.

LE FLANEUR. Cherche bien. N'as-tu pas une mère, une sœur, un vieil oncle dont tu hériteras, qui habitent le Bourget, Saint-Denis ou Charenton, et que tu sois bien aise de revoir?

LE POSTILLON. Ah ! c'est vrai ; j'ai Victoire, une de mes cousines, à Sèvres.

LE FLANEUR. Eh bien ! fouette, postillon, à Sèvres. — Et le sort de son voyage fut ainsi fixé.

Au fait, l'imprévu tient déjà tant de place dans les affaires de ce bas monde, que je ne comprends guère pourquoi on ne lui livre pas, comme notre flâneur, sa vie toute entière et sans condition. On peut hardiment le mettre au défi de faire pis que la prudence humaine.

UN FLANEUR.



## LES DEMOISELLES A MARIER.



Quand on a élevé un jeune poulain, qu'il est en âge de courir avec son cavalier, on conduit la petite bête au marché, et l'on dit : « Qui en veut ? J'en demande tant : voyez, il a le jarret fin, le crin fourni, l'échine droite ; portant bien sa tête ; large du poitrail : pour la vivacité c'est une biche ; si vous voulez savoir son âge, regardez ses dents ; si vous doutez de la douceur de ses allures, essayez-le. » J'ai souvent entendu des